

échappées provisoires

Par Laure Canaple

Visiteuse régulière du quartier arrivant de la maison d'arrêt de Mulhouse, j'y ai fait la rencontre de 88 détenus. 8 en moyenne par atelier de deux heures. Je leur ai amené des images sur lesquelles nous avons joué, dialogué, construit. Avec lesquelles nous avons voyagé. Voici le récit de ces échappées où le renouveau est permis - dont l'écart à la règle est le moteur.

On ne sait jamais trop dans quoi on s'embarque, quand on intervient en prison. C'est le cas pour tous les publics, tous les milieux d'intervention, toutes les expériences. Surtout quand il s'agit de personnes en situation d'exclusion. Or, ce qu'il y a de bien particulier avec les personnes détenues, c'est qu'on ne les voit pas, mais qu'on croit pourtant les connaître. De nombreux mythes entourent la prison. Dans les médias on fait l'étalage de grands criminels auteurs des pires monstruosité. On nous dresse le portrait d'une petite délinquance qui gangrène nos cités, si ce n'est la société toute entière. On encourage la méfiance. On a certes parfois vent des injustices de la prison, de la cruauté de ses conditions. Pourtant, à travers le judas de leurs cellules, ces hommes et ces femmes restent réduits à leurs fautes. Enfermés à triple-tour : d'abord socialement, ensuite physiquement, enfin dans le silence, la vacuité des journées, l'absence d'horizon. À la manière d'un Jugement dernier, l'enfermement prive, écarte, met à terre, rend invisible. Aux yeux du monde, les détenus semblent souvent incurables. Il est rare de donner du crédit à leur parole - à leur honnêteté finalement. On ne se rachète pas ou peu. On finit par renoncer. L'ancien taulard traîne son boulet : sa peine, sa culpabilité, son étiquette.

En tant qu'intervenante, les barreaux dressés entre intérieur et extérieur rendent particulièrement complexe l'interaction avec ces personnes. On ne parle pas vraiment la même langue. Le poids de l'institution est tel que les frontières s'élargissent encore. Intervenir auprès de détenus nécessite de se faire accepter. Sans pour autant devenir « l'une des leurs », j'ai petit à petit pris l'habitude de la prison. J'ai intégré ses codes,

trouvé ma distance. J'ai travaillé ma posture, mon objectivité. Je n'y suis pas allée en tant que chercheuse, même pas tant comme professionnelle. Plutôt comme visiteuse régulière. Tout juste arrivés en détention, ces hommes n'ont rien à perdre ou presque. On ne triche pas avec eux. Quand je les écoute, je suis saisie par leur spontanéité, leur curiosité, leurs imaginaires et les histoires qu'ils veulent bien me dévoiler. J'oserai dire qu'ils font preuve d'héroïsme. Ils parviennent à garder la tête haute et à afficher un sourire au parloir. Comment ne pas se prendre d'empathie pour eux ?

Les rencontres

C'est lors de leur première semaine en détention que je rencontre ces hommes. L'aléatoire de la date de leur entrée se mêle à celle de ma venue. J'y vais entre un et deux mercredis après-midi par mois. J'y ai vu l'été, l'automne, l'hiver. J'y ai entrevu la canicule, foulé le béton chaud et aperçu les feuilles mortes échouées dans l'enceinte. La neige, aussi, le dernier jour. Nous avons trouvé les radiateurs brûlants et les fenêtres ouvertes dans la salle d'atelier. Je me rappelle de « la première », le 31 mai 2017. C'était le début du Ramadan - ce qui avait un peu compliqué l'organisation logistique du jour. À l'extérieur déjà, il faisait très chaud. À l'intérieur plus encore. Comme un micro-climat. Ce jour-là nous avons déjeuné avec Sophie et Marion juste en face de la petite porte d'entrée de la prison. En terrasse, en plein centre de Mulhouse. De l'autre côté de la route, du bon côté des murs. Il me suffisait de tourner la tête pour voir les barbelés.

Commençons par le commencement. J'ai rencontré Sophie en septembre 2016.

J'arrive juste là, à ce moment particulier de leurs vies, avec des images. Des images de l'extérieur qu'ils peinent à regarder parfois.

C'est elle qui m'a sollicitée. Elle s'intéressait à la méthode du photolangage en psychanalyse et avait eu vent de notre travail avec l'outil Les Mots du Clic, notamment d'interventions réalisées par Stimultania en milieu carcéral. Elle souhaitait mettre en place un groupe de parole en lien avec la notion de citoyenneté, au sens large. Sophie est psychologue de l'administration pénitentiaire. Elle travaille avec Marion qui est éducatrice. Le binôme qu'elles forment toutes deux ne travaille pas dans un établissement mais sur un secteur et sur une problématique particulière avec laquelle nos sociétés doivent aujourd'hui composer : les phénomènes de radicalisation et leur prévention. Je me souviens de notre première rencontre avec Sophie. Je me rappelle que nous nous étions très rapidement comprises. Nous échangeons avec enthousiasme, envie et engagement. C'est au cours de cette discussion animée que nous avons dessiné les premiers contours du projet. En y repensant, c'est un joli commencement pour un projet qui parle, précisément, de liberté de parole. J'ai tout de suite décidé d'embarquer. Ce qui aurait pu me retenir, c'est peut-être ma première expérience en milieu carcéral à l'été 2016, au quartier mineur de la maison d'arrêt de l'Elsau. Les conditions d'intervention étaient difficiles, mon positionnement fragile. Je suis tombée dans les rouages de l'empathie alors que ces jeunes me racontaient le pourquoi de leurs séjours - parfois très longs - ici. Mais ce que cette expérience m'a aussi révélé, c'est ô combien ces personnes ont besoin d'une écoute, d'un cadre dans lequel s'exprimer. Avec Sophie et Marion, nous avons cherché à rendre ce cadre aussi structurant que possible.

Après avoir établi les modalités selon lesquelles nous mobiliserions notre outil Les Mots du Clic, nous avons constitué ensemble un corpus de photographies autour de thématiques ciblées : la société, l'injustice, l'innocence, la violence, le conflit, la liberté... Certaines explicites, d'autres moins. Certaines courantes, d'autres sortant radicalement de l'ordinaire. Nous avons présenté des auteurs engagés avec une vision du monde souvent décalée, parfois dure mais toujours authentique. Ils s'appellent Pieter Hugo, Pentti Sammallahti, Po Sim Sambath, Malik Nejmi ou Denis Rouvre. Dans ce contexte de jeu, les détenus sont amenés à s'exprimer et échanger librement sur des objets et questions divers. Après cela, nous avons patienté quelques mois, le temps que le projet soit validé par les différents services pénitentiaires concernés... Et le 31 mai, ce fut la première.

Les personnes que j'ai rencontrées lors de ces ateliers sont donc des « arrivants ». Tous séjournent au quartier Dreyfus une semaine durant avant de rejoindre la détention. Notre atelier s'intègre dans le « parcours » qui leur est réservé, composé entre autres d'entretiens médicaux et de formalités de vestiaire. C'est alors qu'ils remontent de promenade que les surveillants les guident jusqu'à la salle d'atelier. Une fois franchi le seuil de la porte, nous mettons toutefois un point d'honneur à ce qu'ils soient libres de rebrousser chemin s'ils le souhaitent. C'est arrivé quelques fois que certains prétextent une fatigue ou un mal particulier. Il est arrivé aussi que les détenus nous questionnent sur ce caractère « obligatoire » - énième contrainte du jour pour eux. Parfois l'atelier est interrompu par un surveillant

chargé de conduire l'un de ces hommes à son entretien sanitaire. La détention n'est jamais loin, même si dans le cadre de cet atelier, on essaie de l'oublier.

« On ne sait jamais à quoi s'attendre quand on les voit arriver » a dit un jour Marion au sortir d'un atelier. Ils surgissent au compte-goutte. C'est le ballet des détenus. Certains arrivent parfois avec le bras en écharpe, des bandages. Les visages sont fermés. Ils viennent avec leurs blessures. S'en suit le rituel de la poignée de main. Chaque rencontre, chaque atelier débutait par ce contact physique simple, anodin. Ça s'est fait comme ça, dès le premier jour. Je voyais leurs regards, leur méfiance ravivée parfois lors du mot d'introduction, lorsque Sophie se présentait comme étant psychologue. Nous sommes étrangères à eux. Et pourtant j'ai cette sensation lorsqu'ils arrivent, de leur ressembler un peu. J'essaie de les comprendre. Je vois leur détresse. Je vois les barreaux, j'entrevois les cellules. Les escaliers qui grimpent. Ce quartier ressemble beaucoup à ce qu'on peut imaginer de la détention, ou voir dans les films. Je ne suis pas comme eux car je n'ai pas vécu ce déchirement, je n'ai pas fait l'expérience directe de l'exclusion. J'arrive juste là, à ce moment particulier de leurs vies, avec des images. Des images de l'extérieur qu'ils peinent à regarder parfois. Je suis une femme. Blanche. Privilégiée à certains égards. Je vis dans la légalité (la plupart du temps!). Je fais des choses dont ils rêvent. Je peux griller une cigarette à la sortie de la prison. Je peux aimer librement, avoir des contacts charnels. M'échapper du quotidien. Le soir je retrouve mon chat. Mon confort. Là où eux débarquent, les habitudes sont minutées, sujettes au bon vouloir

J'essaie de leur signifier qu'il s'agit d'une zone sûre,
d'un espace de réflexion commun.

1- Corpus de photographies,
septembre 2017 © Stimultania.
2- Extrait de la série
« Un passé sous silence »,
2015 © Émilie Arfeuille.

de surveillants. Les minutes, je ne les compte pas. La seule montre que j'aie jamais portée n'indiquait plus l'heure. Eux parlent à leurs proches, une heure par semaine au mieux, dans un espace dédié : le parloir. Ce sont quasiment les seules personnes du dehors qu'ils voient, avec qui ils s'entretiennent. J'en suis une autre, l'espace de deux heures. Parmi ces hommes, je ne me rappelle que de quelques noms, quelques visages. Je ne les ai vus que deux heures chacun : pas assez pour connaître une personne. Quand ils franchissent la porte, c'est là que l'écart entre nous se fait le plus sentir. C'est là aussi que la glace se brise.

Les apartés

Les premières paroles que nous échangeons font référence aux photographies que j'amène de l'extérieur. Lorsqu'ils entrent dans la salle, ils découvrent une grande table jonchée d'images. Une quarantaine. L'ensemble est beau, coloré. Je leur propose d'en faire le tour et d'en choisir une. Une image qui leur « parle », les interpelle. Sophie, Marion et moi faisons de même. C'est ainsi que nous faisons d'abord connaissance. Par la suite nous nous présentons plus formellement. C'est souvent Marion qui commence. Elle présente le cadre et me passe la

parole. J'introduis pour ma part l'activité, le déroulement de l'atelier. À partir des images choisies nous n'en garderons que deux. Le groupe se scindera en deux lui aussi. Ils devront ensuite choisir six mots qui définissent pour eux la photographie selon la progression des catégories du jeu Les Mots du Clic. Marion et Sophie prennent part séparément. De mon côté je passe d'une table à l'autre, j'accompagne, j'observe. J'écoute surtout, je relance parfois. Je définis des termes mais je ne donne aucune réponse. Je pose surtout des questions, j'essaie d'ouvrir le débat.

La rencontre avec les photographies est parfois délicate. C'est avec perplexité que certains découvrent les images. « J'ai déjà fait un truc comme ça dans un truc d'art thérapie ». C'est pourquoi je prends l'habitude de présenter l'image que j'ai choisie en premier, parfois en révélant quelque chose de moi afin de gagner un peu plus leur confiance. J'essaie de leur signifier qu'il s'agit d'une zone sûre, d'un espace de réflexion commun, de dialogue décomplexé. Par le biais des images, ils baissent leur garde et racontent leurs histoires, leurs aspirations. « J'ai choisi celle-ci parce que c'est une voiture blanche et parce que c'est à cause d'une voiture blanche que je suis ici ». « Celle-ci parce qu'il est au "shtar", comme nous, comme moi ». « Celle-la parce que c'est moi à la sortie ». « Pour moi cette image c'est l'attente. J'imagine ma fille qui m'attend ». « J'ai choisi celle-ci parce qu'on en est tous là ». L'image devient prétexte pour parler de soi, s'insurger, s'épancher sur cette condition de détenu dans laquelle on vient d'être parachuté. Mais le plus souvent, l'image devient surtout prétexte à converser d'autre chose. D'un paradis

perdu auquel ils essaient de s'accrocher. « Celle-la parce qu'il y a un bébé et l'homme me rappelle mon père ». « Parce que ça me rappelle Tahiti, la mer ; quand je pêchais les pieds dans l'eau ». « Parce que j'avais l'habitude de vivre avec des animaux ». « Cette image, je l'appellerais "un bateau pour Tanger". Comme nos parents avant nous, j'aimerais économiser de l'argent pour aller vivre à la mer, au "bled" plus tard. J'aspire à me poser ». « Moi j'ai choisi celle-ci parce qu'il regarde droit devant lui, vers l'horizon. On est seul face à son destin ». « Celle-la parce que je la trouve belle ». « Celle-ci parce qu'elle me donne de l'espoir »...

L'espoir, la seconde chance, c'est l'une des discussions récurrentes dans les ateliers. Ça et la détention, souvent associée à l'injustice de leur condition. Il arrive en effet que les détenus ne souhaitent voir autre chose que des lieux clos. Je me rappelle du premier atelier où un groupe, plutôt jeune, avait choisi l'image d'Émilie Arfeuille. Sur celle-ci, un homme mime l'enfermement, les poings serrés dans son dos. Des avis se dévoilent. Ils choisissent par exemple l'« idée » comme caractéristique principale de l'image, « parce que c'est lui qui choisit de s'enfermer ». Un autre marmonne aussitôt : « Enfin c'est toujours un peu le cas... ». Lors d'un atelier

suivant, cette même image est choisie par un groupe de détenus, encore une fois très jeune. À peine la vingtaine. Très vite, ils discutent en aparté de leurs peines, de leur sentiment d'arbitraire, des conditions de détention. La question de la justice, et de son corollaire, la règle, est omniprésente. Il est d'ailleurs parfois difficile pour eux de s'adapter au cadre de l'atelier. La présence d'un babyfoot dans la salle ou l'interruption de surveillants sont autant d'éléments perturbateurs. Il n'est pourtant arrivé qu'une fois qu'un détenu transgresse la règle en cherchant à allumer une cigarette.



1



2

Parfois les débats qui ont pris cours dans la partie reprennent de plus belle.

Quant aux apartés, aux digressions et autres messes basses, ils ponctuent, voire nourrissent le jeu. Si bien que l'écart à la règle est permis et même encouragé. Les frontières entre professionnel et personnel se brouillent encore lors de ces échappées. Des rires éclatent parfois. L'ambiance est bon enfant. On échange entre humains. Il n'y a plus ou peu de rapport de force. Nous apprenons d'eux comme ils apprennent de nous.

À l'issue du jeu, il convient de rédiger un texte, individuel ou collectif, avec les mots choisis. Le registre est souvent revendicatif, l'écriture étant vue comme un moyen de faire passer un message à l'extérieur. Ces bouts de papiers seront les seuls témoins de ces moments. Je les consigne dans une pochette. Un jour, un détenu nous a demandé si elles seraient lues par d'autres – ils disent qu'ils aimeraient bien. Impossible pour le moment, ça n'a pas été prévu, les formalités sont lourdes. Pourtant ces mots sont justes, bruts, lourds de sens. Ces hommes ne sont pourtant pas toujours à l'aise avec l'écriture. Ils hésitent, raturent beaucoup et passent parfois par le dessin. Ils m'avertissent que l'orthographe laisse à désirer, je leur réponds qu'on s'en fiche, que ce n'est pas l'objet de l'atelier. Ce sont parfois des histoires inventées, écrites pour provoquer le rire à la lecture. Toutes ou presque sont signées. En post-scriptum on découvre parfois des messages : « Franchement j'ai apprécié » ou de simples « Merci ». Pour la restitution, nous nous rassemblons toutes et tous. La boucle est bouclée. Un détenu se fait le porte-parole de chaque groupe. Les textes sont lus, souvent salués. Parfois applaudis. Après ça, je leur révèle l'histoire des

images dont ils ont parlé pendant plus d'une heure : l'identité de l'artiste, sa démarche, le contexte de la prise de vue... Je suis à chaque fois saisie par l'attention qu'ils portent à mon récit. Je leur montre des livres que certains s'empressent de feuilleter, comme si ces objets avaient d'un coup une valeur inouïe. Ils posent des questions, s'interrogent, font preuve d'un esprit critique acéré. Parfois les débats qui ont pris cours dans la partie reprennent de plus belle. Lorsque je remets les images dans leur contexte, je cherche surtout à présenter la parole de l'artiste comme "une" vérité, "un" regard, "une" situation. Je laisse souvent ma parole vagabonder, faire des ponts, comme une invitation à faire de même. J'essaie de leur adresser des messages. La symbolique des couleurs par exemple est culturellement relative, et c'est le cas de beaucoup de choses. Durant cette dernière phase, je sais que je vais être interrompue par l'arrivée du surveillant qui brisera cette bulle. On se serre à nouveau la main. Ils nous remercient, parfois vivement mais avec pudeur. On se souhaite « bonne continuation ». Ils nous aident parfois à ramener les chaises à l'aumônerie. Ils nous demandent quand on reviendra. « Ça fait plaisir d'avoir un moment comme ça ». « Ça change ». Alors qu'ils rejoignent leurs cellules, qu'ils retournent à leur réalité, leur solitude, mon estomac se serre. Surtout au début. Ils gardent la tête haute mais ils savent que leur sortie à eux, c'est pas pour tout de suite. Le mur se dresse à nouveau entre eux et nous. La salle est à nouveau vide. A priori je ne les recroiserai plus jamais.

Les temps

À mesure de mes allées et venues à la maison d'arrêt de Mulhouse, j'ai pris peu

à peu l'habitude de la prison. À l'extérieur on plaisantait à mon sujet : « elle a pris perpète la petite ! ». C'est devenu comme une rengaine. Une pièce à huit-clos qui comporterait plusieurs actes et dont la distribution, à quelques acteurs près (nous), différerait à chaque fois. Marion et Sophie sont toutefois plus habituées que moi à venir ici. On passe la porte, on laisse nos cartes d'identité, téléphones et d'autres affaires à l'entrée. On passe le portique de détection de métaux. Ça sonne parfois. Il faut faire demi-tour et repasser. On nous confie un tour de cou estampillé « visiteur » et une sorte de talkie-walkie. On passe au bâtiment administratif avertir de notre présence et prendre un café aux côtés de personnes armées, vêtues d'uniformes. Tout le monde se salue, je commence à reconnaître les visages. J'en apprécie certains, comme la lieutenant du Quartier Dreyfus. C'est comme un village. On nous demande comment ça avance, si ça prend. Une femme de l'administration appelle l'action « photo-maton », je ris jaune. La petite cour afférente au bâtiment administratif est presque accueillante malgré la hauteur des murs. Je l'appelle le « carré VIP » car s'y trouve un petit mobilier (construit par des détenus dans une autre maison d'arrêt) et même un parasol en été. Après ça, on se dirige vers le quartier arrivant. On passe une porte, on attend qu'elle s'ouvre. On épelle nos noms de famille. Puis une autre, encore une autre... À la sortie, c'est dans l'autre sens qu'on franchit ces portes. C'est l'heure où se répandent dans la cour les effluves du repas du soir qui se prépare. Chaque déplacement est cadencé par l'attente qu'un surveillant invisible - perché dans une salle de contrôle, ne nous ouvre, suivie de l'écho des portes métallisées qui retentit. Pendant ces quelques heures je suis soumise aux codes et conventions

de l'administration pénitentiaire. Je ne m'habille pas comme je m'habillerais à l'extérieur. Je m'approprie le jargon. Je m'adapte à l'aléatoire de la prison : les erreurs de calendrier, l'absence de matériel, les entretiens imprévisibles, les changements de salle...

Cette unité de temps singulière, le temps de l'intérieur et de l'extérieur, se mêle au temps du jeu. À l'annonce des deux heures

d'atelier, certains détenus semblent trouver ça long. À la fin il arrive qu'ils nous disent que finalement ça semblait court, qu'on est surpris « comme on peut parler des images ». On s'échappe du temps long de la détention – qu'ils associent d'ailleurs souvent à la mort – pour parler d'après. Le temps de l'atelier, on se projette un peu dans cette sortie pourtant lointaine. On redevient présent au monde.



1- Extrait du reportage
« Coincés à Vintimille »,
août 2015 © Pascal Bastien.

Les détenus ont souvent choisi la photographie de Pascal Bastien, extraite de la série « Coincés à Vintimille », qui les a amenés, pour reprendre leurs mots, à « de la méditation ». La mer symbolise tantôt l'avenir, l'infini des possibles ou « le temps qui passe lentement » voire « qui s'est arrêté ». La lumière en contre-jour évoque le « blanc pur du Paradis », en contradiction à l'avant, aux « Ténèbres » de l'ombre. « La vie d'avant ». Ils y voient une promesse d'« avenir heureux » baigné par le soleil. L'isolement du personnage les renvoie à leur propre situation : l'éloignement de la détention – tandis que certains habitent à cinq minutes de là. Pour eux cet homme regarde au loin à l'horizon et s'interroge sur l'avenir. Ils parlent d'explorateurs qui vont au-delà des mers, qui s'échappent du réel et de « la violence de ce monde ». « On a le droit de rêver d'un endroit isolé où il fera bon vivre ». ■

infos

Laure Canaple, diplômée en science politique, est chargée des publics et du développement de l'outil pédagogique Les Mots du Clic à Stimultania.

« Parlons photo » est un cycle d'ateliers Les Mots du Clic pensé et animé par Laure Canaple avec Sophie Rott et Marion Richard, respectivement psychologue et éducatrice de l'administration pénitentiaire (binôme de soutien PLAT).

Interventions réalisées au sein du quartier arrivant de la maison d'arrêt de Mulhouse (68) de mai 2017 à février 2018 avec le soutien de la DISP (Direction Interrégionale des Services Pénitentiaires) de Strasbourg, de la maison d'arrêt de Mulhouse et le Ministère de la Culture et de la Communication dans le cadre de l'Appel à projets national « Action culturelle et langue française ».